

Discours de René Huguen - Cérémonie du 10 décembre 2012.

Monsieur le Préfet,
Monsieur le Président du Conseil Général,
Monsieur le Député,
Madame le Directeur Académique,
Monsieur le Maire,
Mesdames et Messieurs et tous les jeunes aujourd'hui présents,

Devant ce monument, chaque année, nous tenons, avec le Principal du Collège, à marquer avec solennité, la date du 10 décembre 1943. Nous le faisons dans le souvenir de nos jeunes camarades lycéens, arrêtés, déportés, fusillés.

Et notre pensée va au-delà, à tous ceux des nôtres qui sont morts sur le front, dans les camps de concentration, dans les maquis, jusqu'aux ultimes combats pour la Libération.

Le monument dressé dans cette Cour d'honneur symbolise cette jeunesse engagée, des vies pleines d'avenir, brisées comme cette colonne taillée dans la pierre. Le jeune homme qui servit de modèle fut notre bon camarade, le lycéen Georges Catros, devenu inspecteur principal de la Jeunesse et des Sports, remarquable maire aussi de la ville d'Erquy. Georges Catros nous a quittés voici juste un an et sa mémoire a été saluée encore l'été dernier.

10 décembre 1943,

A 8 heures du matin, gendarmes allemands et hommes de la Gestapo investissent les classes dispersées du lycée. La Gestapo détient une liste et fait l'appel. Certains noms restent sans réponse : les lycéens avertis au dernier moment se sont vite mis à l'abri, comme celui qui prendra la tête d'un corps de maquisards et deviendra le général Jean Hudo ; d'autre ne figurent pas comme élèves du lycée. Résultat de la rafle : 19 lycéens sont incarcérés à la prison de Saint-Brieuc, et trois autres les rejoindront quelques jours plus tard.

Aucune information n'est donnée sur les motifs de la rafle, ni au Proviseur, ni à la police française sollicitée par le Préfet. La Gestapo sait par la police française qu'un réseau de résistants existe au lycée. Les flics ont déjà arrêté Maurice Le Tonturier alors qu'il collait des affiches. Maurice sera déporté à Buchenwald. Il nous a quittés en 2011. Son compagnon, Jean Harnois, échouera au camp de Flossenbug pour y mourir.

On sait également qu'un mois plus tôt, un vagemestre allemand a été tué à Plérin et que son arme a disparu. Un témoin a vu dans la pénombre du soir trois silhouettes dont l'une a pu être décrite assez précisément. La Gestapo a vite fait de déceler parmi les lycéens celui qui correspond à celle-ci : Pierre Le Cornec. Aussitôt Pierre est retenu pour être conduit au siège de la Gestapo et soumis à un interrogatoire dont il va sortir complètement meurtri. A la prison, il est mis dans une cellule à l'écart. Peu après, Yves Salaün et Georges Geffroy sont isolés à leur tour. Par un billet, Le Cornec leur demande de tout avouer pour éviter les tortures. Il a « tout pris sur lui ». Silence des trois lycéens

sur la présence, à Plérin, d'un quatrième camarade, Pierre Jouanny, qui leur devra la vie. « Pierrot » est décédé en 2011.

Le 2 février 1944, ils sont tous trois transférés à Fresnes.

21 février 1944,

A la prison de Fresnes, peu avant midi, les trois camarades, condamnés à mort, apprennent qu'ils vont être fusillés à 15 heures. Ils écrivent chacun une lettre ultime. Retenons quelques lignes de ces lettres :

Georges Geffroy : « L'exécution doit avoir lieu à 3 heures. Sans doute viendra-t-on nous chercher dans deux heures. J'avais toujours eu l'ambition d'être soldat, de servir la patrie ».

Pierre Le Cornec : « Il est 11 heures. On vient de nous annoncer que nous étions tous trois condamnés à mort et que nous serions exécutés à 3 heures cet après-midi. C'est la guerre avec toutes ses cruautés, la guerre que le peuple français mène pour que la France vive. »

Yves Salaün : « Il est midi et nous avons encore deux heures à passer à la prison, mais je suis étrangement calme, je suis sûr de pouvoir chanter, même devant le poteau. J'ai combattu pour une grande idée : la liberté. Je mourrai avec la satisfaction certaine de savoir que d'autres achèveront l'œuvre que j'ai, que nous avons tous commencée, qui mourront pour que la France vive. »

Quelle belle leçon que ces lettres, de trois jeunes au seuil du supplice dernier. On est saisi d'émotion mais aussi d'admiration quant au contenu, bien sûr, mais aussi par la sûreté de l'écriture : pas une rature, pas le moindre signe d'une faiblesse de la main. Et il s'agit de garçons qui ne connaîtront pas leurs 20 ans.

Lorsque nos trois camarades les écrivent, il se trouve que dans les locaux voisins, des résistants de la M.O.I (Main-d'œuvre internationale), du groupe Manouchian, rédigent eux aussi leur dernier message : 23 sont condamnés à mort, 22 seront fusillés aux mêmes poteaux que les lycéens. Parmi eux, les dix de l'affiche rouge, collée par les nazis sur nos murs, jusque sur le mur du gymnase municipal, tout près d'ici.

À l'angle de la rue, et donc au regard des lycéens. Je l'y ai vue moi-même cette « Affiche Rouge » qui donna un des grands poèmes de Louis Aragon, mis en musique et chanté par Léo Ferré.

Ils écrivent donc leurs lettres ces hommes du groupe Manouchian : elles sont pénétrées des sentiments les plus élevés à l'égal de celles des lycéens.

Celestibo Alphonso (Espagnol)

« Aujourd'hui, à 3 h, je serai fusillé. Je ne suis qu'un soldat qui meurt pour la France. Ma main ne tremble pas. Je sais pourquoi je meurs et j'en suis fier. Je ne regrette pas mon passé et, si je pouvais revivre, je serais encore le premier. »